Howard S. BECKER, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales », Paris*, La Découverte (coll. « Guides »/ »Repères »), 2002 (1998), pp. 105-108.

**« Ne demandez pas « Pourquoi ? » ; demandez « Comment ? »**

(…)D’une certaine manière, « Pourquoi ? » semble plus profond, plus intellectuel –comme si on s’intéressait ainsi davantage au sens profond des choses-, que le simple «Comment ? » narratif. Ce préjugé s’incarne parfaitement dans la très ancienne et très factice distinction –toujours péjorative- que l’on opère entre l’explication et la « simple » description.

(…) En interviewant les gens, je me suis rendu compte que je déclenchais systématiquement chez eux une **réaction de défense lorsque je leur demandais pourquoi** ils faisaient telle ou telle chose. Quand je demandais à une personne pourquoi elle avait fait telle chose à laquelle je m’intéressais – « Pourquoi êtes-vous devenu docteur ? ; Pourquoi avez-vous choisi d’enseigner dans cette école ? »-, elle avait l’impression que je lui demandais de se justifier, de trouver une raison vraiment valable pour expliquer l’action en question. Mes « Pourquoi ? » recevaient systématiquement des réponses brèves, défensives et pugnaces, comme si les gens avaient voulu me dire : « Bon, ça te convient, là ? »

A l’inverse, **quand je leur demandais comment** telle chose s’était produite – « Comment en êtes-vous arrivé à choisir ce métier ? » ; « Comment en êtes-vous arrivé à enseigner dans cette école ? »-, je constatais que mes questions « fonctionnaient » correctement. **Les personnes interrogées répondaient longuement, me racontaient des histoires pleines de détails intéressants, faisaient des récits qui mentionnaient non seulement les raisons pour lesquelles elles avaient fait telle ou telle chose, mais également les actions d’autres personnes ayant contribué au résultat auquel je m’intéressais**. Ainsi, lorsque j’interviewais des fumeurs de marijuana pour mettre au point une théorie de la genèse de cette activité, la question « Comment avez-vous commencé à fumer de l’herbe ? » ne déclenchait aucune des réactions négatives et coupables qu’aurait entraînées la question « Pourquoi fumez-vous du shit ? », qui aurait pu laisser supposer que je les accusais de quelque chose.

(…)Même les personnes coopératives, les personnes qui n’étaient pas sur la défensive, fournissaient des **réponses brèves à la question « Pourquoi ? »**. Ils comprenaient cette question comme la recherche d’une cause ou peut-être de plusieurs, mais en tout cas de quelque chose qui puisse se résumer en peu de mots (…) Si vous avez fait ça, c’est qu’il y a une raison. Alors dites-moi quelle est cette raison. De plus**, « Pourquoi ? » leur semblait appeler une « bonne » réponse**, une réponse sensée et défendable. (…) La question « Pourquoi ? » exige de la personne interrogée qu’elle fournisse **une raison qui l’absolve de toute responsabilité** dans quelque phénomène regrettable que ce soit que cette question pourrait sous-entendre. « Pourquoi êtes-vous en retard au travail ? » est une question qui rappelle clairement une « bonne » raison ; « j’ai eu envie de faire la grasse matinée » n’est pas une bonne réponse, même si elle est juste, parce qu’elle trahit une intention illégitime. En revanche, « Mon train est tombé en panne » peut être une bonne réponse, parce qu’elle indique que les intentions du locuteur étaient bonnes, et que la faute ne lui en est donc pas imputable (à moins que la réplique suivante ne soit : « Vous devriez vous lever suffisamment tôt pour prendre en compte ce genre de risque »). « C’était écrit dans mon horoscope » ne passera pas non plus dans la plupart des cas.

Mes **« Comment ? » donnaient plus de marge aux personnes interrogées** ; ils étaient moins contraignants, plus ouverts ; ils leur permettaient de répondre exactement comme elles le voulaient, et de raconter une histoire incluant tout ce qu’elles estimaient qu’elle dût inclure pour être compréhensible. Ils n’appelaient aucune « bonne » réponse, n’avaient pas l’air de chercher à trouver le coupable de telle ou telle mauvaise action ou de tel ou tel résultat regrettable(…) Mes « Comment ? » ne « téléphonaient » pas le type de réponse(…). En conséquence de quoi ils invitaient les gens à inclure dans leur réponse ce qu’ils estimaient être important pour l’histoire, **que j’y eusse pensé de mon côté ou non**.

(…)

Je voulais arriver à **connaître toutes les circonstances d’un évènement donné, tout ce qui gravitait autour de cet évènement et toutes les personnes qui y étaient impliquées**. (Ce « tout » et ces « toutes » sont bien sûr hyperboliques ; je ne voulais pas réellement savoir tout ça –mais je m’intéressais certainement à davantage de choses que ne le font d’ordinaire les sociologues.) Je voulais connaître l’enchaînement des choses, découvrir comment telle chose avait mené à telle autre, comment telle chose ne s’était pas produite tant que telle autre ne s’était pas non plus produite. Par ailleurs, je savais pertinemment que je ne connaîtrais jamais toutes les personnes, tous les évènements et toutes les circonstances impliquées dans l’histoire. En parlant aux gens, je m’attendais simplement à **apprendre des choses qui puissent enrichir ma collection et qui me permettent d’affiner ma compréhension et mon analyse de la situation**. Je voulais les placer en situation de dire un maximum de choses, notamment des choses auxquelles je n’avais pas pensées.

Je dois ici limiter ma condamnation des questions commençant par « Pourquoi ? » par une exception d’importance. Parfois, les chercheurs veulent savoir précisément quel type de raison les gens fournissent pour expliquer leurs actions passées ou leurs intentions futures. »